Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 63 (1990)

Heft: 7-8

Artikel: Le sens de la pente

Autor: Amphoux, Pascal

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-129098

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SENS DE LA PENTE

Nous publions ci-dessous la fin de l'article de Pascal Amphoux, dont la publication a commencé dans le nº 6/90. Ce beau texte est tiré du Cahier de l'Alliance Culturelle Romande nº 34, oct. 1987.

Parole d'habitant. « L'erreur du percement de la rue centrale et le bonheur des rues piétonnes, voilà bien la tarte à la crème des urbanistes, qui peuvent accabler ceux d'hier et jouer les bons apôtres aujourd'hui en suivant scrupuleusement avec quinze ans de retard les modes ou les jugements de valeurs venus d'ailleurs ! Non, tout cela n'a guère d'importance. Ce qui est plus grave, c'est ce que vous avez fait ces dernières années et ce que vous continuez à faire de notre ville. Vous rénovez, et vous *ravissez* doublement la population, mais où est passée l'innovation ? Vous réhabilitez, merci, mais ne faudrait-il pas aussi aménager ? Vous protégez, enfin, et vous êtes experts en la matière, mais où donc est la création ? Ainsi Lausanne ne risque-t-elle pas de changer. »

– Mais, dit l'accusé, il fallait bien marquer la présence du passé dans la ville contemporaine...

– Ce n'est pas le passé que vous rendez présent, c'est le présent que vous rendez passé. Le passé que vous nous montrez, que vous encensez, voilà qu'il vieillit moins vite que le neuf d'il y a vingt ans.

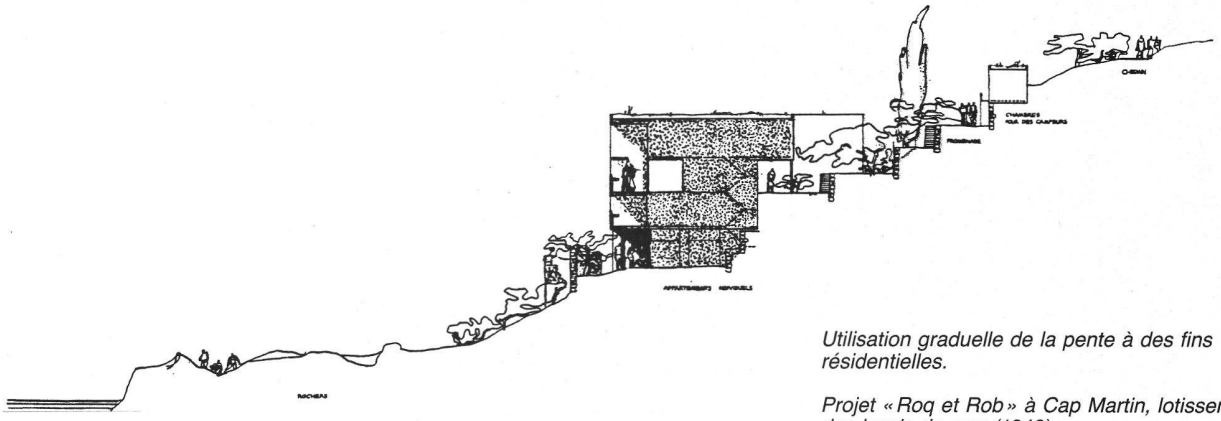
– Mais nous allons nous occuper des immeubles des années 60...

– Désincarnation, désappropriation, médicalisation, voilà ce que vous produisez !

Désincarnation ? Vous videz les logements de leur contenu, les lieux de leur substance, des pratiques et des grandes figures qui en faisaient la chair. A force de restaurer le « patrimoine », vous muséographiez le centre que vous présentez au regard devenu extérieur de simples observateurs et que vous soumettez à la curiosité et au jugement d'habitants devenus étrangers à leur propre ville. Des anciens usagers vous avez fait des visiteurs, les revenants du samedi matin – pour ceux du moins qui font encore le marché. De ces habitués qui amarraient le lieu qu'ils habitaient, vous avez fait des acteurs de théâtre qui répètent une pièce rituelle dans un décor qui ne leur appartient plus.

Mais la *désappropriation* ne passe pas seulement par la muséographie (pas touche), elle est aussi économique : à l'implacable logique de la conservation se substitue alors la loi du marché, et il ne s'agit plus de retrancher des logements pour les livrer au regard public mais de renouveler le parc de logements pour le livrer à des habitants plus fortunés. Voyez nos quartiers anciens se métamorphoser, les nouveaux se constituer, nos zones villas se constituer, nos populations se ségréguer. Les étudiants, par exemple, chassés de la ville par l'implantation excentrique d'un campus universitaire fantasmatique ; leur fierté, il y a dix ans, passait encore par la possibilité d'avoir un logement autonome, elle se réduit aujourd'hui pour la plupart à celle d'avoir une voiture... Vous traitez les objets mais vous faites abstraction des sujets – et vous n'échappez pas de la sorte à la logique de la médicalisation.

Toute la ville est bientôt *médicalisée.* On isole les *corps* des sujets, les *immeubles* des habitants, les *lieux* de leurs praticiens ; après quoi on peut restaurer. On extrait les *piétons* de la rue, les *consommateurs* des usagers, les *pendulaires* des habitants ; après quoi on peut les traiter comme des êtres irresponsables, qu'il convient de diriger et de soutenir comme un malade à l'hôpital. On s'occupe des organes, de la circulation, des fonctions urbaines, mais on ne sait comment prendre la vie. On croyait nettoyer la ville, et l'on ne voyait pas qu'on la stérilisait. Est-ce un hasard si la construction



Utilisation graduelle de la pente à des fins résidentielles.

Projet « Roq et Rob » à Cap Martin, lotissements des bords de mer (1949).

du CHUV est le seul chantier, peut-être, qui a encore hanté l'imaginaire bâtisseur de la population ?

Nous savons bien que cette évolution est générale, mais je me demande si le Lausannois n'est pas, plus qu'ailleurs encore, dépossédé de son propre corps. Que deviendrait-il si par malheur lui manquait quelque prothèse – voitures, feux rouges, présélection, escaliers roulants... ? Il ne sait plus traverser en dehors d'un passage piétonnier, il ne sait plus changer de file en cours de route, et il attendra trois minutes pleines que le feu se mette au vert, en équilibre sur le rebord d'un trottoir ou cramponné derrière son volant, devant un carrefour désert. Il n'est plus soumis aux règlements, il en est le tableau d'affichage, et il devient inimaginable pour un automobiliste moyen qu'un piéton puisse traverser en dehors des passages cloutés. Plutôt écraser ce fantôme, pense-t-il, et lui faire la leçon.

Ainsi évoluent nos comportements. Gentiment, ils suivent la ligne de plus grande pente. Du « conformisme endormi » des Vaudois que chantait Gilles, on est insensiblement passé à un conservatisme soupçonneux, inconscient et naturalisé. Du souci de propreté, qui rendait notre ville plaisante et hospitalière (en un premier sens), on est insensiblement passé à une indécrottable manie d'asepsie (balayer, mouiller, déneiger, saler, évacuer), qui la rend hospitalière (en un second sens). Et il est à craindre que la qualité et la solidité de nos constructions ne traduisent bientôt plus que notre richesse matérielle et notre fragilité culturelle. Voilà ce qui a changé ces dernières années.

Mais, direz-vous, cela n'est pas nouveau. Lausanne a toujours été une ville de conservateurs et de marchands. Il n'est donc pas étonnant d'y voir proliférer sans retenue l'idéologie de la réhabilitation. Entre les créneaux du marché et les tours de la conservation, la voie est toute tracée. Là encore, *il n'y a qu'à suivre la pente* – et celle-ci ne change pas.

*

Conclusion. Là où la ville, habituellement, déborde ses propres limites et engloutit sa topographie, la topographie, à Lausanne, tient la ville et la submerge. S'il fallait la ressaisir en un seul mot, je choisirais *la pente,* que je tiendrais pour invariablement déterminante. Une ville comme Lausanne, sans la pente, est inimaginable.

Car c'est elle qui difinit les lieux : le haut et le bas ; le « climat » de chaque quartier et, de façon plus subtile, l'étagement de paliers climatiques où l'on repère les limites de la neige ou des brouillards l'hiver – la gare, Saint-François, la place de l'Ours, La Sallaz...

Car c'est elle qui donne un sens aux toponymes (le Petit-Chêne, la ficelle, les escaliers du Marché) et aux cheminements : on ne rentre pas chez soi à Lausanne, on « remonte » ou l'on « redescend », et il n'y a jamais d'équivalence entre un aller et un retour.

Car c'est elle, encore, qui fait l'esprit des gens : tous les regards sont tournés vers le lac (ils en ont fait aujourd'hui un plateau de jeu supplémentaire) et l'on connaît ce qui s'en suit dans les comportements : un certain laisser-aller, mais de la retenue – ce que dit déjà la démarche du piéton qui descend la rue de Bourg.

Car c'est elle, enfin, qui produit les égarés de la ville – je veux dire ceux qui se perdent – et les premiers dissidents de la cité – je veux bien dire les dissidents « politiques ». A l'aube du XXIe siècle, de jeunes planchistes ou patineurs semblent jouer leur sort à la roulette, franchissant en silence trottoirs, feux rouges et vieilles dames avant que quiconque n'ait eu le temps de bouger. Nouveaux Hermès, ils savent rêver la ville – la voler – et échappent radicalement à toute tentative de contrôle pour hanter bientôt l'imaginaire de chacun dans leurs descentes crépusculaires.

Tout s'écroule ou s'évacue à Lausanne : temps, hommes, véhicules, marchandises, ordures, argent ou idées, mais le lac, on le sait, a de plus en plus de peine à jouer son rôle d'épurateur.

C'est bien la pente qui crée le changement, et l'on mesure alors doublement la gravité de tout événement.

Reste que la pente ne change pas.

Pascal Amphoux

PHARISA INSTALLATIONS SANITAIRES SA

1227 Carouge · Ch. du Fbg-de-Cruseilles 7 · Tél. 022 428270 · Fax 425288